

le matin du 8, à la disposition de la Révolution. La situation se raffermît lorsque, au cours de cette journée, Eisner, disposé à faire des concessions à droite, constitua un Gouvernement composé de 2 socialistes indépendants, de 2 socialistes majoritaires et de 2 bourgeois.

Quant à la tournure que les événements avaient prise notamment à Berlin, dans le courant de la journée du 8, non seulement les Bavarois républicains s'en inquiétèrent, mais également les rares Allemands restés sensés, dont cette courageuse comtesse Treuberg qui se disait apeurée par le fait «dass Preussisch-Berlin mit seiner Nachrevolution . . . sich gleich wieder . . . an die Spitze stellte und daß der Berliner Geist herrschend blieb.» (1er)

Pendant les journées qui suivirent, on voyait Alice Welter surgir dans tous les coins du parlement où il fallait mettre la main à la pâte. Pour ne pas être forcée de quitter le «Landtag», elle s'y était même dressé un lit de campagne²⁾. Débordée de travail, elle trouvait encore le temps de s'occuper de ses compatriotes luxembourgeois et de leur préparer un rapatriement sans trop d'entraves.

Les derniers jours d'Alice Welter — par ailleurs si optimiste — furent bien assombris par les soucis qu'éprouvait K. Eisner et qu'il définit comme suit. «Nicht deshalb habe ich Bestehendes vernichtet, das deutsche Reich in allen Fugen erschüttert, damit ein Konjunkturpolitiker (Erzberger) sein Schäfchen schere, der Schlamm zunehme, der Morast wachse, in dem wir alle untergehen werden.» ^{2)bis}

Mais même lorsque Alice Welter perçut les premiers symptômes de la conspiration tramée contre son maître Eisner — «als die Auer und Genossen (socialistes majoritaires) bereits konterrevolutionär wirkten — schrie die knallrote Cravatte der Alice Welter noch immer den unentwegten Gedanken der Jugend durch die Hallen des Landtages.» ³⁾

Parmi les amies d'Alice Welter restées à Munich se trouvait notre cousine Grete Mullendorff (v. fasc. III)⁴⁾ qui fut bien effrayée d'apprendre qu'on venait de trouver son amie sur son lit de camp, tout habillée et grelottante de fièvre, atteinte de la grippe espagnole. Transportée à l'hôpital de Schwabingen, Alice Welter y mourut le 17 novembre.

Ayant elle-même échappé de justesse à la grippe, pouvant à peine se tenir sur ses jambes, Grete Mullendorff mobilisa Simone Leclère (v. fasc. XII) et Jean Ulveling (fasc. XI, p. 213) pour s'occuper des formalités à remplir pour le transport du corps à Luxembourg.

Le 20. 11. 1918, à 15 heures, se déroula une cérémonie funèbre à l'hôpital où s'étaient rendus outre les membres de la Colonie luxembourgeoise demeurés à Munich, des délégués du «Arbeiter- und Soldatenrat» ainsi que des femmes socialistes. Des discours furent prononcés par Kräpelin, qui, après avoir excusé le président du Gouvernement Kurt Eisner présenta la défunte comme l'héroïne de la révolution munichoise; par la femme

⁴⁾ Sa tante Schroell-Heck était la cousine germaine d'Alice Welter.